

L'installation vidéo et le film d'artiste ont, ces dernières années, gagné une maturité palpable qui les placent dorénavant sur un pied d'égalité avec les autres médias, hors de tout effet de mode ou d'opportunisme. Retour sur certaines des images en mouvement parmi les plus percutantes de la 57^e Biennale de Venise.



Teresa Hubbard / Alexander Birchler
Flora 2017

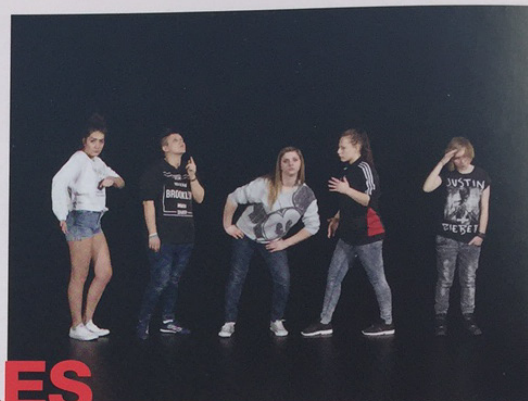
Synchronized double-sided film installation with sound
30 mins, loop. Installation view: Swiss Pavilion, Venice
Biennale 2017. Courtesy the artists, Tanya Bonakdar
Gallery, New York and Lora Reynolds Gallery, Austin
Photo credit: Ugo Carneri

Jordi Colomer, avec l'exposition *Join us !* au Pavillon espagnol, déploie de multiples boucles vidéos dans un environnement où l'image en mouvement participe de la construction générale et progressive du dispositif. Passé le vaste hall central, encombré de cartons posés comme pour dessiner une ville, une première projection, avec une tribune rudimentaire face à l'écran, montre une femme à califourchon sur un âne qui, entourée, déambule dans la cité. Fièvre et réelle, c'est un *chevalier*. Magnétique malgré sa pauvreté, cette image retient d'emblée le mouvement déambulatoire du spectateur.

Une invitation naît insensiblement, au fur et à mesure que l'on passe de pièce en pièce, toutes organisées, avec des variantes décisives dans leur répétition et leur singularité, de la même façon que la première : des projections et des tribunes, régulièrement se faisant face (il y a donc une place pour un spectateur et pour une autre forme de présence *sous* les écrans). Cette dynamique formidablement insistante s'inscrit dans l'enfilade des architectures et des films, enfilade qui perceptiblement s'enroule autour du hall central, sans aucune volonté de désorientation mais avec au contraire un souci discret de pédagogie. Filmées à Nashville, Barcelone, Athènes,... les vidéos proposent des micro-chorégraphies urbaines investies d'une présence féminine centrale qui pose un geste introduisant une subtile disruption dans le quotidien et l'impersonnel – par ailleurs articulés sans faux-fuyant à la performance enregistrée. Cette dynamique finit par faire effet d'entraînement, au propre comme au figuré. Une sollicitation se fait jour qui convainc que des interstices – ceux démontrés par les vidéos ainsi que par l'irrésistible présence que l'architecture donne en choix au visiteur – sont à notre portée...

Still from George Drivas,
Laboratory of Dilemmas, video installation,
Greek pavilion, 2017.

57^e Biennale d'art de Venise



LES MOUVEMENTS DU MONDE

Si le travail de Jordi Colomer, dans la cohérence de sa démarche coutumière, s'inscrit dans l'affirmation du nomadisme comme nouvelle citoyenneté, c'est aussi la question migratoire qui est au cœur du Pavillon sud-africain avec, notamment, *Love Story*, une double installation de **Candice Breitz**. Cette histoire d'amour (au sens de l'empathie) est celle que nous, spectateurs du XXI^e siècle, sommes en mesure – ou pas – d'avoir pour ces anonymes, visages de télévision, corps de papier journal ou d'internet, que l'on rassemble sous le terme générique de "réfugiés" et qui font, dans leur masse, les titres des médias. *Love Story*, c'est aussi une référence à l'industrie du divertissement et au cinéma américain. Candice Breitz croise ces deux aspects en obligeant le spectateur à regarder d'abord les interventions filmées face caméra, sans maquillage, ni accessoire, des célébrités hollywoodiennes Alec Baldwin et Julianne Moore qui incarnent et racontent des récits d'une terrible dureté. Une fois pris dans la spirale identificatoire de la fiction, installée simplement par la présence de ces deux acteurs qui parlent à la première personne, nous passons dans la pièce suivante où, selon un dispositif sensiblement analogue (six personnages face



FOCUS

AM 73 / 12

Still from Sharon Lockhart,
LITTLE REVIEW, 2017.
Single-channel installation, HD Video, continuous loop
(color/sound), 27:17 minutes. Courtesy of the artist and
Zach Ła – National Gallery of Art, Warsaw



Candice Breitz
Stills from Love Story, 2016
Featuring Julianne Moore and Alec Baldwin
Commissioned by the National Gallery of Victoria
(Melbourne, United Kingdom) and Mediateca
(Berlin-Brandenburg). Courtesy: Goodman Gallery
(Johannesburg), Kaufmann Repetto (Milan) and
KOW (Berlin)

Jordi Colomer, *Unete! Join Us!*,
curated by Manuel Segade
Installation photo by Claudio Flandini



Anne-Françoise Lesuisse est directrice artistique de BIP / Biennale de l'Image Possible (ex-Biennale internationale de la photographie et des arts visuels de Liège). Docteur de l'Université de Liège, elle est également curatrice indépendante et auteure.

caméra qui nous parlent), nous nous retrouvons cette fois face aux véritables protagonistes de ces drames. Ils les narrent à leur tour, avec leur anglais parfois approximatif, leur malaise face à la caméra, leurs hésitations. Mais tout autant avec la peur encore palpable, un épuisement vibrant, des larmes retenues.

L'effectivité de l'installation tient aux ressemblances et aux différences des deux salles. Dans la première, nous sommes au cinéma et nous regardons Baldwin et Moore collectivement. Dans la deuxième, les écrans sont de petite taille et des écouteurs nous laissent seul à seul avec la personne filmée. Mais les acteurs et les personnages réels sont enregistrés selon le même cadrage et devant un fond vert uniforme, typique des effets d'incrustation. Ces modulations du même dispositif donnent l'essentiel et Candice Breitz ne dira rien d'autre du contexte : il y a un corps et une parole, c'est tout. Il revient ensuite à chacun de juger de sa qualité d'écoute entre les deux salles, de sa réceptivité, de sa disponibilité et de son émotion, l'intelligence dernière de l'artiste étant de nous faire repasser devant Baldwin et Moore pour sortir de l'installation, en un subtil effet de déflation...

Autre approche encore de la question de "l'étranger", plus allégorique, celle proposée par le réalisateur **George Drivas** au Pavillon grec. *Laboratory of Dilemmas* impose au visiteur de suivre un parcours en trois parties. La première nous mène sur une course où nous prenons connaissance de six courtes vidéos et découvrons l'architecture du labyrinthe au niveau en dessous. De fausses images d'archive relatent une expérience scientifique pour éradiquer les maladies du foie. Mais subitement, dans le cours de la recherche, des cellules extrinsèques montrent une volonté de s'organiser avec les cellules originelles. Sans précédent, cette soudaine possibilité de voir se créer une communauté inédite entraîne un dilemme : faut-il stopper l'expérience et ainsi conserver intactes les cellules premières ? Ou, au contraire, faut-il laisser les deux communautés cellulaires trouver un terrain d'entente, au risque de voir disparaître les cultures initiales ?

L'installation prend appui sur la pièce tragique d'Eschyle, *Les Suppliants*, dont le ressort est analogue et a traversé le temps – vingt-six siècles ! – jusqu'à nous arriver aujourd'hui : qui faut-il sauver ? Les natifs ou les étrangers ? A cette question, il ne sera jamais donné réponse et la suite de la progression dans l'architecture du pavillon ne fera qu'appuyer la question du dilemme. Le spectateur rejoint le labyrinthe qui souligne une forme de mouvement immobile où n'existe plus que la question : quoi faire ? Le récit commence à patiner autour de la notion de choix. On aboutit enfin à la dernière partie du pavillon où est projeté le film d'une réunion où tous les intervenants du projet argumentent. On y retrouve les visages des vidéos de la course et d'autres, nouveaux (dont l'extraordinaire Charlotte Rampling en directrice de laboratoire) qui, réunis, présentent leur raisonnement et leurs convictions personnelles mais tout autant introduisent des rapports de force, des arguments d'autorité, de la mauvaise foi, des peurs travesties en vérités, des intérêts corporatistes,... La décision finale restera indévoilée et suspendue au libre arbitre du spectateur qui devient, en fin de parcours, le seul dépositaire du choix qui reste à faire.

Dans un tout autre registre, le Pavillon suisse présente un double film de **Teresa Hubbard** et **Alexander Birchler** sur le couple qu'ont formé un temps, à Paris, Alberto

Giacometti et Flora Mayo. L'histoire tragique de celle-ci (c'est elle le personnage principal, pas le grand sculpteur qui porte sur elle une ombre gigantesque mais rien qu'une ombre) est admirablement contée à travers deux projections de part et d'autre d'une même peau-écran. D'un côté, la vie d'une femme américaine racontée par la parole de son fils et par les documents qu'il a conservés soigneusement. La vie dramatique et bouleversante d'une artiste fragile qui, bien née d'abord, misérable à la fin de sa vie, ne pourra jamais se résoudre au deuil d'elle-même et de ses aspirations. Documentaire, cette première forme filmique renvoie l'art et la personnalité de Giacometti en arrière-plan et fait vibrer l'anonymat de cette figure féminine.

Le verso de l'écran est une fiction en noir et blanc avec deux personnages, Alberto et Flora. Splendide, magnifié, c'est un mélodrame subtil qui se déroule au dos de la réalité. C'est "comme au cinéma", et c'est peut-être au fond l'accomplissement formel et la reconnaissance de la vie de Flora qui, dans le réel, n'a été qu'un satellite de Giacometti, ici l'absent, l'en-creux, l'à-côté de cette femme-personnage qui l'a accompagné.

Dans le recto et le verso de l'écran, un vide (Giacometti) structure une existence (Flora), ce qui rejoint par une voie détournée le propos du curateur, Philipp Kaiser, qui a pensé le pavillon autour de la figure absente : Giacometti n'a en effet jamais accepté d'être montré à Venise en tant qu'artiste suisse.

Enfin, le Pavillon polonais présente, avec sobriété, amour et puissance contenue, le travail de **Sharon Lockhart**. L'artiste américaine a noué une relation profonde avec des adolescentes vivant au Youth Socio-Therapy Center de Rudzianko. De cette amitié transgénérationnelle et de cette longue fréquentation mutuelle, il nous arrive un ensemble de portraits photographiques pénétrants, un film composé de séquences performatives réalisées avec les jeunes filles ainsi que la traduction inédite d'un supplément, rédigé par et pour des enfants, du journal *Nasz Przegląd* (Our Review) publié jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. *LITTLE REVIEW* (*Mały Przegląd*) – qui est aussi le titre de l'exposition – fut initié par un écrivain et psycho-pédagogue juif polonais, Janusz Korczak – qui officie ici comme figure référentielle – dont les méthodes offraient aux enfants, dans une très grande radicalité, la possibilité d'une expression libre, responsabilisée, engagée, utopique, tout en acceptant l'erreur et l'imperfection. Le film installe des actions simples menées par les adolescentes. Les séquences libèrent progressivement, dans la contemplation du ralenti, la lenteur et la répétition, une actualité de l'existence propre à ces personnages, qui ne manque pas de fasciner. Les attributs vestimentaires, les coiffures, les maquillages, les poses de corps, toutes ces choses que l'artiste a pris soin de conserver sans influence et qui dénotent les origines sociales, voire les névroses, des filles, sont battues en brèche et rejetées très loin, hors de tout jugement d'attribution. Ne subsistent que la complexe aspiration à exister, dense et légitime, de ces jeunes créatures qui, prenant appui sur leurs chaînes, les transcendent fièrement, se les approprient dans un geste créateur et libérateur à la fois qui contient en lui, manifesté au présent par le dispositif de Lockhart et ses choix filmiques, toute la confiance à accorder au futur.

Anne-Françoise Lesuisse